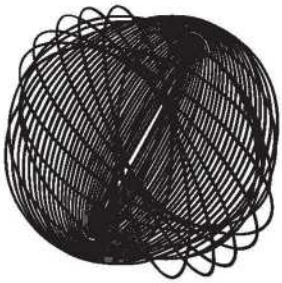
DU MONDE ENTIER

IOURI BOUÏDA

POTEMKINE OU LE TROISIÈME CŒUR

ROMAN
TRADUIT DU RUSSE
PAR SOPHIE BENECH



nrf

GALLIMARD

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LE TRAIN ZÉRO
YERMO
LA FIANCÉE PRUSSIENNE et autres nouvelles

Aux Éditions Interférences

ÉPÎTRE À MADAME MA MAIN GAUCHE

Extrait de la publication

Du monde entier

Extrait de la publication

IOURI BOUÏDA

POTEMKINE OU LE TROISIÈME CŒUR

roman

Traduit du russe
par Sophie Benech

GALLIMARD

Titre original :

ТРЕТЬЕ СЕРДЦЕ

© Iouri Bouïda, 2008.
© Éditions Gallimard, 2012, pour la traduction française.

Extrait de la publication

I

Il leur dit : « Prenez-moi et jetez-moi dans la mer, et la mer se calmera envers vous ; car je sais que c'est moi qui attire sur vous cette grande tempête. »

Jonas 1, 12
(*Traduction de Louis Segond*)

Un grand escogriffe soûl aux grosses lèvres et à l'œil au beurre noir jongle dans un passage souterrain avec deux balles et une orange rousse, une fillette est assise par terre à ses pieds, une petite unijambiste de dix-douze ans assez laide à la bouche violemment fardée, elle suit d'un regard mauvais les gens qui ne s'intéressent qu'à la pancarte accrochée sur sa poitrine : « Achète-moi sinon je te poursuivrai dans tes rêves » — c'est ce qu'il y a écrit sur la pancarte — il passe devant le grand escogriffe soûl à l'œil au beurre noir en train de jongler dans le passage souterrain avec deux balles et une orange rousse, aux pieds duquel est assise une petite fille d'une dizaine d'années à la bouche violemment fardée portant une pancarte sur la poitrine : « Achète-moi sinon je te poursuivrai dans

Extrait de la publication

tes rêves », il passe en courant, suivi par le regard mauvais de la petite unijambiste de dix-douze ans assez laide assise aux pieds d'un grand escogriffe soûl aux grosses lèvres qui jongle dans un passage souterrain avec deux balles et une orange rousse, l'orange tombe soudain par terre et roule, elle le suit, la petite fille ferme les yeux et son visage s'éteint comme l'orange sur le sol boueux du passage souterrain — il est déjà en haut, là, il y a beaucoup de monde, beaucoup de voitures, beaucoup de lumière, alors il ferme les yeux afin de mieux voir le visage de la petite fille à la bouche violemment fardée avec une pancarte sur la poitrine : « Achète-moi sinon je te poursuivrai dans tes rêves », mais le regard mauvais et brûlant de la fillette l'empêche de distinguer son visage, alors il ouvre les yeux et il voit l'orange rousse qui roule à ses pieds, qui le poursuit dans la réalité comme dans un cauchemar où il y a une petite unijambiste et une orange rousse avec laquelle jongle, dans un passage souterrain, un grand escogriffe soûl à l'œil au beurre noir aux pieds duquel est assise une fillette de dix-douze ans assez laide à la bouche violemment fardée portant une pancarte sur la poitrine : « Achète-moi sinon je te poursuivrai dans tes rêves », elle le suit d'un regard mauvais, et il passe à toute vitesse, il s'enfuit, il n'arrête pas de passer en courant devant un grand escogriffe soûl aux grosses lèvres et à l'œil au beurre noir en train de jongler avec des balles dans un passage souterrain à côté d'une petite fille assez laide portant sur sa poitrine un bout de carton sur lequel est écrit à la main en lettres d'imprimerie : « Achète-moi sinon je te poursuivrai dans tes rêves ».

Extrait de la publication

Il n'y a pas moyen de s'en aller, pas moyen de rester non plus. Ce n'est pas un cul-de-sac, non, c'est un cercle vicieux, un labyrinthe dans lequel se cogne et se débat une conscience stupide qui tente de trouver une sortie là où il n'y a pas d'entrée…

Un homme vêtu d'un manteau gris de bonne qualité avec un col en fourrure s'accroupit devant la fillette assise par terre dans le passage souterrain menant à l'Arc de triomphe, il enleva son chapeau et demanda :

« Comment vous appelez-vous, mademoiselle ? »

Il souriait, il sentait le tabac des Indes, l'eau de Cologne anglaise et l'excellent cognac.

« Qu'est-ce que ça peut te faire, espèce de macaque ? grommela la fillette.

— Je n'ai jamais eu de sœur, dit l'homme.

— De quoi ? »

Elle alluma une cigarette avec dextérité.

« De sœur.

— Une sœur… » Elle fit une grimace dédaigneuse. « J'avais encore jamais entendu une connerie pareille. Alors comme ça, t'as besoin d'une petite sœur, espèce de macaque ? »

Elle avait une voix grave, une voix de femme.

« Je m'appelle Théo, protesta l'homme. Je suis photographe et pédophile.

— Pédo-quoi ?

— Pédophile. Cela veut dire que j'aime les enfants.

— Tu m'as tout l'air d'un étranger, pauvre taré !

— Je ne suis pas un étranger, mademoiselle, je suis russe.

Extrait de la publication

— Sale macaque ! marmonna-t-elle en faisant des ronds de fumée.

— Bon. » Il montra la pancarte d'un signe de tête. « Combien coûtez-vous ?

— Cent francs ! » La fillette s'esclaffa d'une voix rauque. « Cent francs, mon pote, et pas un centime de moins ! Alors, qu'est-ce que t'en dis, le macaque ?

— C'est entendu, répondit l'homme en se relevant et en remettant son chapeau. Allons-y !

— Non, mais quel taré, celui-là ! » La fillette cracha. « Dégage avant que j'appelle la police.

— Dommage ! dit-il, toujours avec le même sourire. Au revoir, mademoiselle. »

Et il se dirigea vers l'escalier qui menait en haut.

« Dégage ! s'écria la fillette avec un sanglot de désespoir en étirant vers lui son corps maigre. Dégage, espèce de sale macaque, pauvre taré ! »

Le grand escogriffe soûl laissa tomber l'orange.

Depuis son kiosque, la grosse mémère qui vendait des tickets pour la terrasse de l'Arc de triomphe considérait la fillette d'un air réprobateur. Non mais, vous vous rendez compte ! Cent francs ! Pendant la guerre, son mari à elle touchait un quart de franc par jour alors qu'il était exposé à un danger mortel. Pour vingt-cinq centimes par jour, on l'avait transpercé avec une baïonnette, on l'avait empoisonné au phosphate et, en plus, il avait reçu une balle dans la couille gauche. La grosse mémère secoua la tête : difficile d'imaginer ce qu'on lui aurait fait pour cent francs…

Elle reprit soudain ses esprits, se pencha par-dessus son guichet (elle était gênée par une poitrine monstrueuse) et cria à l'homme qui montait l'escalier :

Extrait de la publication

« Mado ! Elle s'appelle Mado ! Madeleine !

— Quelle salope, celle-là ! » siffla Mado.

Mais l'homme ne les entendait pas. Il était déjà en haut. Les réverbères s'allumèrent le long des Champs-Élysées. Il agita la main. Un taxi s'arrêta près du trottoir.

« Avenue Émile-Zola, s'il vous plaît ! » dit-il en se laissant tomber sur le siège.

Le chauffeur hocha la tête — cela faisait plusieurs semaines qu'il lui arrivait de conduire des passagers à cette adresse —, et il démarra.

II

Le 13 novembre 1926 avait eu lieu à Paris la première du *Cuirassé Potemkine* d'Eisenstein. À l'époque, les films de propagande russes, de même que les films d'avant-garde de façon générale, étaient interdits dans les salles des Grands Boulevards. C'est pourquoi le célèbre critique de cinéma Léon Moussinac, l'un des initiateurs du mouvement des ciné-clubs, en avait fait projeter une version russe avec des sous-titres français à Montmartre, dans la petite salle de l'Artistic, rue de Douai (la rue où Ivan Tourgueniev avait habité autrefois dans la maison des Viardot).

Cette première avait fait sensation. Le film d'Eisenstein avait reçu peu après le Super Grand Prix à l'Exposition internationale des arts décoratifs et industriels de Paris. Selon des témoins, tous les soirs, devant le Casino de Grenelle où le film passait à l'époque, affluait une foule

allant jusqu'à deux mille personnes, venues là soit à bicyclette et en casquette, soit en Rolls-Royce et en manteau de vison.

Ce film racontait la mutinerie qui avait éclaté à bord du cuirassé *Le Prince Potemkine de Tauride* en juillet 1905. Nina Agadjanova-Choutko, une dramaturge au passé révolutionnaire, avait écrit un scénario énorme et indigeste intitulé *L'Année 1905*, mais le metteur en scène Serge Eisenstein n'en avait pas fait grand cas. À la fastidieuse chronique politique rédigée par Agadjanova qui, dans l'ensemble, ressemblait plutôt à un morne rapport de police, Eisenstein avait préféré un drame dynamique dans l'esprit de David Griffith : dans *Le Cuirassé Potemkine*, mille trois cent quarante-six plans se succèdent à toute allure sans laisser une seconde de répit au spectateur (les films hollywoodiens de ces années-là, qui étaient considérés comme des modèles de dynamisme, en contenaient en moyenne six cents). Eisenstein avait produit une œuvre extraordinairement expressive qui, par la force de son archaïsme primitif et souvent sans que le metteur en scène l'ait cherché, exerçait une fascination brutale tant sur les hommes en casquette que sur les dames en manteau de vison.

Le Cuirassé Potemkine a été maintes fois qualifié de « meilleur film de tous les temps et de tous les peuples ». En dépit de ce que ce titre peut avoir de ridicule, ce film est effectivement un chef-d'œuvre incontestable et un sommet de l'art cinématographique mondial. Mais à l'époque, en 1926, il a aussi représenté un événement considérable dans la vie intellectuelle française.

Cette année-là, la France menait une vie bien remplie, riche en contradictions et en tensions, comme sur la

Extrait de la publication

pente glissante d'une montagne escarpée ou à un carrefour dangereux.

La troisième République maudissait le rationalisme mou du ministre des Finances Paul Doumer et plaçait tous ses espoirs dans le vieux Poincaré qui se trouvait de nouveau à la tête du gouvernement et qui avait promis d'enrayer la dévaluation du franc.

Beaucoup chantonnaient encore *La Madelon de la Victoire* en souvenir de la victoire sur l'Allemagne, mais la guerre du Rif, qui venait de s'achever au Maroc et qui avait été remportée par le maréchal Pétain, avait provoqué une crise morale dans l'intelligentsia française ainsi que l'activation des fascistes de *L'Ami du Peuple*.

Aristide Briand, le ministre français des Affaires étrangères, avait reçu le prix Nobel de la paix avec son homologue allemand Gustav Stresemann pour sa réconciliation avec l'Allemagne mais, à la grande joie des Français, il n'avait pas pris part à la cérémonie de remise du prix.

Pendant ce temps, Paris se grisait de jazz, lisait *Mein Kampf*, dansait le charleston et le shimmy, s'extasiait sur la danseuse noire Joséphine Baker et sur une Américaine de dix-neuf ans, Gertrude Ederle, la première femme à avoir franchi la Manche à la nage (34,80 miles, c'est-à-dire 56,01 kilomètres) en quatorze heures et trente et une minutes.

On venait d'inaugurer à Paris la Grande Mosquée, bâtie en plein centre de la ville, dans le Ve arrondissement, sur l'initiative de l'État français et avec ses deniers — un geste de gratitude de la France envers les soldats musulmans qui avaient donné leur vie pour elle durant la Première Guerre mondiale. Mais les tenants radicaux

Extrait de la publication

de l'islam voyaient plutôt dans cette mosquée un acte de dérision : la plupart des musulmans de Paris n'avaient pas de tenue convenable pour se montrer en ville parmi les riches bourgeois.

Gabrielle Chanel inventait sa fameuse petite robe noire.

Teilhard de Chardin venait d'être démis de ses fonctions à l'Institut catholique pour son interprétation peu orthodoxe du péché originel en fonction de la théorie de l'évolution, et on l'avait exilé en Chine, où il allait bientôt faire la découverte anthropologique du siècle en trouvant et en décrivant le Sinanthrope.

Salvador Dalí était arrivé à Paris et avait aussitôt adhéré au groupe des surréalistes dirigé par André Breton. Les artistes d'avant-garde suivaient avec attention les expériences cinématographiques de Jean Epstein, d'Abel Gance et de Fernand Léger.

Nicolas Berdiaïev avait commencé à publier à Paris la revue *Pout'* (*La Voie*), qui allait devenir le centre sans doute le plus prestigieux de la vie intellectuelle de l'émigration russe.

Telle était l'année 1926. Elle ne fut pas marquée par des événements grandioses et, pourtant, Rudolf Bultmann, professeur de théologie à l'université de Marburg, en se promenant sur les berges de la Lahn avec son ami le professeur Martin Heidegger, a qualifié cette époque de « prénatale », et d'« intermédiaire », *die qualvolle Pause zwischen der Kreuzigung und der Auferstehung* — une halte douloureuse entre la Crucifixion et la Résurrection.

Le métal était incandescent, mais il ne fondait pas encore.

Le Cuirassé Potemkine n'avait pas sombré au fond de

Extrait de la publication

cette cuve babylonienne de métal en fusion, même si, pour être reconnu du public, il avait dû affronter *Le Fils du cheikh*, qui avait battu tous les records à l'affiche grâce à Rudolph Valentino, le *sex symbol* de l'époque, adoré par des millions de femmes.

III

Il y avait à l'époque près de cinquante mille Russes qui vivaient à Paris (à la veille de la Première Guerre mondiale, ils étaient à peine plus de trente-six mille dans toute la France). Ils priaient dans des églises orthodoxes, envoyaient leurs enfants dans des écoles russes et discutaient de Dostoïevski au café La Rotonde, sur les portes duquel un habitué caustique avait proposé un jour d'inscrire le slogan : « Psychopathes de tous les pays, unissez-vous ! »

Beaucoup de noms russes étaient alors bien connus en France : l'impresario Diaghilev, le danseur Nijinski, le compositeur Tchérépnine, fondateur du conservatoire russe de Paris, la grande-duchesse Maria Pavlovna, propriétaire du Kitmir, un salon de mode spécialisé dans les broderies russes, des mannequins comme la princesse Troubetskoï et la comtesse Beletskaïa (arrière-arrière-petite-fille de Joukovski), le parfumeur Ernest Beaux, qui inventa le parfum Chanel n° 5, Metalnikov, un biologiste spécialisé en immunologie…

Néanmoins, rares étaient les Russes qui pouvaient se permettre des denrées de luxe de chez Fauchon et des

vêtements provenant des salons de haute couture du faubourg Saint-Honoré. La plupart des nouveaux émigrés étaient obligés de trimer du matin au soir au volant d'un taxi, dans les usines Renault à Boulogne-Billancourt ou dans les nombreux cafés et cabarets russes et tsiganes. Le premier cabaret russe avait ouvert en 1922 rue Pigalle, dans le quartier des « lanternes rouges », non loin du cinéma l'Artistic où aurait lieu quatre ans plus tard la première du *Cuirassé Potemkine*. À propos, à la différence des anarchistes espagnols, des voleurs roumains et des bandits italiens, les émigrés russes dans leur ensemble (de même que les Polonais, d'ailleurs) ne causaient pas de tracas particuliers à la police française.

Pour des raisons bien compréhensibles, ces émigrés russes avaient accueilli *Le Cuirassé Potemkine* froidement, pour ne pas dire avec hostilité. De façon générale, les esthètes français de gauche ne se souciaient guère du degré de véracité historique du film — ils étaient enthousiasmés par sa puissance expressive. Les Parisiens russes, en revanche, étaient indignés par les extrêmes libertés que s'était permis de prendre avec les faits le « Juif bolchevik » Eisenstein qui avait célébré la mutinerie absurde et impitoyable de marins russes ayant ouvert le feu depuis leur navire sur une ville paisible. Nombre d'entre eux n'en étaient pas moins allés d'abord dans le petit cinéma l'Artistic, puis au Casino de Grenelle, certains dans le seul et unique but de revoir leur patrie perdue, ne fût-ce que sur un écran.

C'est précisément dans ce but que se rendait avenue Émile-Zola le Parisien d'origine russe Fiodor Ivanovitch Zavalichine, que ses quelques rares amis appelaient tout simplement Théo.

Originaire d'Odessa, il avait fait son service militaire en 1905 et avait participé à la répression des « désordres » du *Potemkine*.

Il y avait à l'époque dans l'Empire russe des millions de gens qui se révoltaient, déçus par la défaite de leur grand pays dans la guerre contre le Japon, par des conditions de paix humiliantes pour la Russie et par la baisse catastrophique du niveau de vie qu'avaient entraînée les formidables dépenses militaires.

En été 1905, au cours de manœuvres sur la mer Noire, l'équipage du cuirassé *Le Prince Potemkine de Tauride* s'était mutiné et avait mis le cap sur le port le plus proche, Odessa. Le prétexte de l'insurrection avait été la viande avariée servie aux matelots pour leur repas. Les mutins n'avaient aucune idée, aucun plan ni aucun but, ils voulaient juste être traités de façon humaine. C'était du reste ce que voulait également toute la Russie. Des troubles avaient alors éclaté en ville, des manifestations d'ouvriers et d'étudiants avaient commencé.

Le régiment dans lequel servait Fiodor Zavalichine avait été envoyé pour écraser ces manifestations. Si bien que Théo avait toutes les raisons de considérer qu'il avait participé aux événements racontés dans le film. Mais, je le répète, ce n'était pas du tout pour se plonger dans le gouffre des passions historiques et politiques qu'il se rendait dans ce cinéma.

Il acheta un billet, prit place dans la salle et se détendit en savourant d'avance un instant de repos. Bien entendu, il ne pouvait même pas imaginer que, soixante-quinze minutes après le début de la séance, sa vie allait connaître un changement irréversible.

Extrait de la publication

Voici comment la presse parisienne relata la chose.

« Hier, tard dans la soirée, monsieur Théo Z., un photographe de la rue Caulaincourt, s'est présenté au commissariat du XVe arrondissement en déclarant qu'il avait commis un crime épouvantable. Il semblait surexcité et très affecté. Mais il s'est vite avéré que sa déclaration constituait plus une bizarrerie qu'un motif d'intervention pour la police.

« Voici de quoi il s'agissait.

« Monsieur Z., né en Russie, a participé en 1905 à la répression d'une mutinerie sur un vaisseau de guerre de la flotte russe racontée dans *Le Cuirassé Potemkine*, un film qui fait beaucoup de bruit et qui attire en ce moment un grand nombre de spectateurs dans un cinéma parisien. Monsieur Z. a vu ce film et en a été bouleversé.

« Il y a dedans une scène impressionnante où l'on voit massacrer des insurgés sur un vaste escalier dans le port d'Odessa. D'après monsieur Z., il aurait participé à ce massacre. Selon ses dires, les autorités avaient expliqué aux soldats que la racaille du port avait décidé de profiter des troubles et s'apprêtait à mettre la ville à sac. Le simple soldat qu'il était alors ne s'était pas posé de questions sur la véracité de ces informations et, obéissant aux ordres d'un officier, il avait tiré d'assez loin sur des gens se trouvant le long de l'escalier, et ce jusqu'à ce que la foule se disperse. Puis le régiment avait très vite été expédié dans une autre partie de cet empire immense et agité, et les événements d'Odessa avaient été, sinon oubliés, du moins éclipsés par d'autres impressions.

« Après sa démobilisation, monsieur Z. a travaillé comme technicien dans le département russe de la

société de production cinématographique Gaumont, il a fait la guerre contre l'Allemagne en tant que volontaire, a été affecté en 1916 au corps expéditionnaire russe et s'est retrouvé en France, puis, après la guerre, il s'est installé à Paris.

« Monsieur Z. n'avait plus repensé à ces détails de son service militaire en Russie jusqu'au jour où il a eu l'occasion d'assister à Paris à la projection du *Cuirassé Potemkine* dans lequel, lui avaient dit ses amis, il pourrait revoir sa ville natale : ce film avait beaucoup de succès, et il valait la peine d'être vu. C'est seulement alors, en découvrant sur l'écran sur qui il avait tiré bien des années auparavant, que cet homme dit avoir compris l'horreur du crime auquel il avait participé sans s'en rendre compte. Dans un état proche de la démence, il est allé trouver l'administration du cinéma et a exigé qu'on lui indique où il devait se rendre afin de se livrer aux autorités judiciaires et de subir le châtiment qu'il méritait pour le crime qu'il avait commis. On l'a envoyé au commissariat de police du XVe arrondissement, où il a fait son étrange confession. On lui a donné à boire, et là, il a été pris d'une crise accompagnée de convulsions. Monsieur Z. a été transporté sans connaissance dans un hôpital militaire.

« Tout témoigne de violents troubles psychiques provoqués par le choc que le pauvre homme vient de subir. Néanmoins, d'après les médecins, sa vie est à présent hors de danger. »

Extrait de la publication

IV

Cet entrefilet était relégué à l'arrière-plan par la nouvelle du jour numéro un — l'histoire de « la tombe de Deauville ». Ce terrible événement faisait la une de tous les journaux parisiens. Bien que Deauville se trouve à deux cents kilomètres de Paris, sur la côte normande, les Parisiens aisés considèrent depuis longtemps les vacances dans cette station balnéaire comme faisant partie intégrante de leur vie.

L'invalide chargé des commissions à l'hôpital apporta les journaux dès le matin, et Théo lut attentivement un article sur les essais d'un excavateur pivotant dernier cri avec moteur à essence. Ces essais se déroulaient sur un terrain argileux, non loin de Deauville. C'était là, pendant ces travaux de terrassement, que l'on avait découvert une tombe étrange et effroyable dont on avait exhumé sept corps de femmes agglutinés les uns aux autres. Elles avaient toutes été égorgées. Le ou les meurtriers les avaient jetées dans une fosse, complètement nues, et les avaient recouvertes de terre. Les médecins légistes affirmaient que cela remontait tout au plus à l'été précédent.

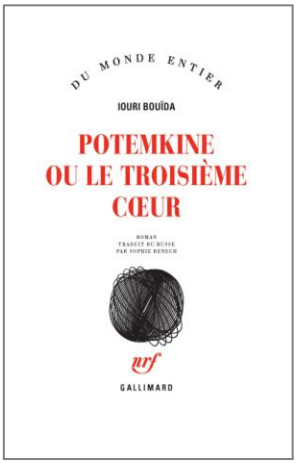
Les gendarmes avaient interrogé les habitants de la région pour tenter de déterminer l'identité des victimes et les motifs de ces meurtres, mais les gens se souvenaient juste d'une équipe de tournage, trois ou quatre hommes et plusieurs femmes, qui avait passé quelques jours dans les environs de Deauville. L'un des hommes, selon les témoins, portait une calotte métallique sous un large chapeau américain.

Extrait de la publication

verte de bleus et d'égratignures, avec une pierre brûlante dans la bouche et un cœur qui battait à grands coups sourds en envoyant dans ses artères un sang empoisonné — elle descendait, elle marchait droit devant elle en s'appuyant lourdement sur ses béquilles et en marmonnant, toujours sur la même note :

« Gardez la monnaie ! *Une-deux !* Gardez la monnaie ! *Et-une-deux-et-une-deux !* Gardez la monnaie ! *Et-une-deux-et-une-deux !* Gardez la monnaie… »

Extrait de la publication



Potemkine ou Le troisième cœur Iouri Bouïda

Cette édition électronique du livre
Potemkine ou Le troisième cœur de Iouri Bouïda
a été réalisée le 16 décembre 2011
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070124534 - Numéro d'édition : 237410).
Code Sodis : N51691 - ISBN : 9782072464270
Numéro d'édition : 239066.

Extrait de la publication